



Quelle poisse. Les gens s'imaginent, sous prétexte d'être roi, qu'on règne selon nos caprices et notre volonté. S'il en était ainsi, mon père aurait réglé le sort de ses adversaires en deux coups de cuillère à pot et m'aurait laissé un royaume sans problèmes. Mais voilà, un roi dépend de tellement de gens et autant d'intérêts qu'il se trouve parfois coincé par des contradictions. C'est ce qu'on appelle la politique ou le compromis.

Tout monarque que je suis à présent, j'ignore ce qui a tué papa.

Était-il épuisé par toutes les emmerdes qu'il a essuyées ? Quelqu'un a-t-il attenté à ses jours pour le « remercier » de ses embrouilles ? Allez savoir. Quelques conseillers chantent même qu'il aurait été empoisonné en buvant son élixir du matin.

Tout ce que je sais, c'est que Philippe dit le Bel est passé de vie à trépas, et que, du jour au lendemain, je me retrouve, moi Louis, dixième du nom, à régner sur le Louvre, Paris et la France.

Et ce n'est pas gagné d'avance : rien que des morceaux, un vrai puzzle.

Par-dessus le marché, en bon roi, placé sous la protection de l'Église, je suis obligé de fournir à mon royaume un héritier mâle... et tant qu'à faire, me maintenir en place jusqu'à ce qu'il soit capable de me succéder. Le problème de l'héritier mâle, télescopé avec les contraintes chrétiennes, implique d'avoir la procréatrice qui réponde à des critères bien définis : d'abord à mon goût, mais je peux encore faire un effort. Ensuite, garantie vierge, qu'on ne vienne pas dire que le paternel était un vulgaire amant et manant qui l'a déflorée avant moi. Enfin, digne de porter une descendance royale.

L'annonce ressemble à la quête d'une poulinière si rare qu'elle ne se déniche pas sous les sabots d'un cheval.

Il y a bien Marguerite, mon officielle ; mais elle croupit dans une geôle de Normandie où père l'a expédiée avec ses deux frangines. Loin de m'en satisfaire, je dois reconnaître qu'elles l'ont bien cherché.

Quand père m'a uni à cette Marguerite, il manigançait un sacré coup diplomatique avec les ducs de Bourgogne : la monnaie d'échange arrivait de sa contrée natale. Vu ma position prioritaire à la succession, j'étais désigné pour récolter l'aînée, Jeanne, mais afficher un tel tableau aurait fait jaser dans les salons et fichu le bourdon au peuple ; alors, mon père l'a mariée avec mon frère Charles et il m'a refileé Marguerite.

La cadette avait du chien : on disait la Hardie, comme mon grand-père Philippe, parce qu'elle n'avait pas froid aux yeux, tenant tête à sa belle-mère et surtout à mon père, son royal beau-père. Quand elle a posé ses ripatons aux marches du palais, ses deux frangines, Jeanne l'aînée et Blanche la puînée l'accompagnaient ; elles lui composaient tout à la fois une suite et ses confidentes attirées, les potins restaient en famille tant du côté des hommes que des épousées, puisque notre père avait couplé la troisième avec mon frère Philippe ; personne n'y voyait d'inconvénients.

Les trois femmes se montraient proches et fidèles, personne n'y trouvait rien à redire, sauf que...

Pendant qu'on s'activait à ratiboiser l'ordre du Temple, spolier les juifs et faire procès aux évêques de Troyes ou de Pamiers, alors que nous nous démenions avec nos courtisans défaillants et nos adversaires entreprenants, les trois garces s'envoyaient en l'air dans la Tour de Nesle. Ou plutôt, pour être exact aux yeux des chroniqueurs : les deux cadettes prenaient du bon temps avec les frères d'Aunay, pendant que l'aînée faisait le guet.

Ça n'a pas fait un pli : les Casanova avaient beau être chevaliers de l'hôtel royal, ils ont été cuisinés et ils ont fini par avouer leurs forfaits. Entre nous, on les a un peu aidés à le faire, parce que sortis des galiottes, ils manquaient d'imagination et de vocabulaire. Les deux soi-disant courtisans ont fini par reconnaître qu'ils entretenaient des relations adultérines avec les belles-filles du roi.

Vain dieu : affront à la famille royale ! Il n'en fallait pas plus pour qu'on les condamne pour « rapt d'honneur sur personne de majesté royale ». La formule ne s'invente pas, mais elle en jette. Exécutés sur-le-champ en place publique : dépecés vivants, le sexe (objet principal du délit) tranché et jeté aux chiens. Ensuite, on les a décapités, leurs corps traînés et pour finir, pendus par les aisselles au gibet.

Les âmes sensibles diront un jour ou l'autre que le procédé était cruel ; c'est oublier un peu vite que les deux cajoleurs ont mis en péril notre dynastie et le royaume de France. Et pas seulement à cause d'un coup par mégarde : « bonjour Madame, au-revoir Madame, excusez le dérangement ! » Non, non, leur petit manège a duré un bon moment avant que des rumeurs parviennent aux oreilles de notre père, en passant par celles d'Isabelle, notre petite sœur émigrée en Angleterre.

Ah, heureusement qu'elle était là, la sacrée sœurette ; elle n'a jamais vraiment eu d'atomes crochus avec les trois Bourguignonnes. Toujours sur ses gardes, elle les avait à l'œil, ce qui nous a bien aidés. Comment les a-t-elle confondues ? Rien de plus simple : elle avait offert des aumônières à ses belles-sœurs et ces catins les ont refileées à leurs amants. Ces blaireaux n'ont pas trouvé mieux que de les porter à la ceinture pour aller se pavaner à la cour d'Angleterre.

Les troubadours raconteraient une telle histoire, les gens la trouveraient énorme.

Le roi a piqué une de ces colères en apprenant les parties de jambes en l'air entre ses brus d'un côté et ses chevaliers de l'autre. Il vitupérait que la coupe était pleine et balançait sans cesse entre le pinot de Bourgogne et la pine haute des galants normands. Rien que d'en parler, j'entends encore ses hurlements à travers le Louvre, y compris les jardins.

Par moment, il poussait le bouchon un peu loin : devant ses trois fistons déshonorés, blousés, cornards, il me plaçait en tête de file et m'accusait de laisser-aller ou de laisser faire. À l'entendre, je tenais le rôle du parfait cocu complaisant, mes cornes ressemblaient à celles d'un cerf majestueux et rayaient les plafonds ; j'en passe et des meilleures.

Ni une, ni deux, le paternel a convoqué une escadrille et l'a chargée de s'emparer des trois donzelles : les deux baiseuses et la vigie. Les couche-toi-là ont été tondues. La méthode devrait avoir de beaux jours devant elle : raser les femmes qui couchent avec n'importe qui, je suis sûr que ça reviendra un jour. Puis il les a trimbalées sur un chariot couvert de draps noirs : un tel cortège avait de la gueule, quand même. Et direction Château-Gaillard, en vallée de la Seine ; là même où notre aïeul Philippe Auguste a fichu la raclée au petit Jean, le roi anglais par hasard.

À entendre le nom du château, on se doute qu'il ressemble davantage à une forteresse militaire qu'à une villégiature ou un couvent de moniales. Marguerite a été collée dans une cellule ouverte à tous vents au sommet du donjon, et Blanche dans la partie basse. J'entends encore le « roi de fer » brailler que ça leur fera les pieds, qu'elles auront moins chaud au derrière qu'à la tour de Nesle, que ça leur passera l'envie d'envoyer par-dessus la tête leurs robes en lin, en laine, en soie ou tout ce qu'on voudra. Tout juste s'il ne leur avait pas remis de force une ceinture pour s'assurer de leur chasteté, comme ceux qui partent en croisade. Des fois qu'elles aient des idées avec les gardiens ou que ceux-ci se sentent en état de manque.

Je donne peut-être l'air de plaisanter, mais il faut dire que cette sale histoire a fait scandale. De mon côté, je me retrouvais comme deux ronds de flan : pas de descendance mâle au royaume et plus de génitrice à engrosser.

Quand je dis que les rois n'ont pas toujours la vie facile.

Désormais, me voilà dans une satanée panade et jusqu'au cou : le trône à assumer avec tous les traquenards qu'on est prêt à me tendre. Par ailleurs, la succession à prévoir, car je ne suis pas éternel et, par-dessus le marché, la Marguerite, femme chrétienne de ma pomme, qui peut se targuer d'être reine de France. Les troubadours appelleraient ça du vaudeville.

J'ai beau chercher, impossible de me passer d'elle pour vider ma hargne et remplir mes devoirs. Je ne peux pas faire une descendance en catimini, tout seul dans mon coin. Même dans la Bible ou dans les Mille et une nuits, personne ne s'amuse à ce tour de passe-passe... quant à le réussir.

Je ne peux pas passer l'éponge, faire comme si rien n'était arrivé et rappeler Marguerite à la maison en lui disant :

— Ferme les yeux comme moi et couche-toi que je te fasse un héritier mâle.

Elle aurait beau jeu de chanter partout que c'est le rejeton d'un cocu.

Vous imaginez : Louis le bâtard, Philippe l'hybride ou Henri né de la cuisse gauche ? Tout le monde accorderait à la mère plus de confiance qu'au père putatif. Comment prouver que je suis le procréateur, certain et unique ?

À ce que je sais, la science ne permet pas une analyse de ma semence. Je serais la risée générale :

Marguerite la Hardie
A fait cocu petit Louis,
Arrivée de sa Bourgogne
Aussitôt, elle s'en cogne.
Revenue de Normandie,
Ça défile dans son lit.

Je me demande même si je n'y participerais pas moi-même, tellement ce serait grotesque. D'un autre côté, comment envisager une descendance officielle si l'épouse du même acabit n'y met pas du sien ?

Voyons calmement les solutions qui se présentent à moi.

Petit un : l'armistice, exclu. Petit deux : le divorce ; l'adultère n'est pas un motif de dissolution suffisant pour le mariage... sinon il y en aurait davantage que de noces. J'ai aussi songé à faire annuler mon alliance par le pape. Comme un malheur n'arrive jamais seul, le dernier en date, Clément V, a cassé sa

pipe et depuis ce temps-là, les cardinaux discutent à n'en plus finir à Avignon. Ils ne sont pas fichus de se mettre d'accord pour élire un nouveau titulaire. Oh la la, ces histoires de succession.

On peut tourner la question dans tous les sens, on arrive au même résultat : Marguerite est au centre du problème et le plus simple serait que je devienne veuf ! Eh oui, pas trente-six solutions : Marguerite avale son bulletin de naissance et je la remplace illico par une vierge princesse.

Imaginons qu'on la retrouve morte dans sa cellule ; les ménestrels se demanderont aussitôt comment elle est morte : la faim, le froid, la faim et le froid ? Sur les marchés et les foires, ils feront courir les rumeurs selon lesquelles elle a été étouffée ou étranglée ; avec leur poésie à la noix, ils diront qu'elle a été exécutée avec ses longs cheveux, l'image fera pleurer dans les chaumières ; ou avec un linceul. Plus c'est gros, mieux ça passe : les malheurs des princes et des princesses ont le pouvoir de faire couler beaucoup de salive.

Les débats occuperont les jacasses pendant que je ferais venir une belle nymphette comme Clémence de Hongrie qui réside à Naples. Je me l'envoie en douce pour m'assurer qu'elle est féconde... je ne peux pas prendre ce risque-là en plus.

Une seule crainte vient me troubler un tantinet : je ne me vois pas convoler en justes noces, pour assurer la descendance mâle du royaume, avec une fille bien sous toutes les coutures, et courir, en même temps – encore une formule qui devrait faire date – la menace du fantôme de Marguerite, venant me chatouiller les doigts de pied dans le lit conjugal. Les fortes têtes rigolent de ces choses-là, moi je crois aux esprits, ou du moins je m'en méfie jusqu'à preuve du contraire.

À bien y réfléchir, j'ai dégotté une solution des plus originales, de l'inédit dans les roueries politiques, du Machiavel avant l'heure : l'exil de la condamnée.

Comme je n'ai pas les moyens de l'envoyer sur une île lointaine ou dans des contrées avec des hurlements, je retourne discrètement La Hardie à son expéditeur, dans sa Bourgogne natale ; ainsi j'évite de me mettre beau-papa et ses partisans à dos. La Marguerite prisonnière incognito dans le mignon petit castel de son enfance, sous la garde de sa parente, Marie de Beaufremont, une dame du coin paumé avec un nom à coucher dehors. Du coup, mon royaume fait des économies de gardiennage.

Le hic, c'est que je ne pourrai pas m'en vanter. Par ailleurs, j'oblige la recluse à ne fréquenter personne, jusqu'à son dernier souffle. Bien sûr, pour en arriver là, je lui mets le jeu entre les paluches :

— Soit tu te tiens à carreau ; tu ne parles à personne et tu ne reçois personne : plus de copines, plus d'amants, pire qu'une bonne sœur dans un couvent. Soit tu déroges à la règle, tu tentes quoi que ce soit, et couic... retour à la case départ et tu passes à la casserole.

Je vais lui faire voir comment le roi des Français parle aux femmes, et en premier lieu à la sienne.

Une telle manigance est si grosse qu'il faudra des siècles au commun des mortels avant de la débusquer. Elle me rappelle notre père, quand il me prévenait : *Louis, ne soyez point si hutin !* Il n'avait pas tout à fait tort.